



Vincent Wackenheim

## Paraître ? – mais à rebours.

*Parures* de Franz Bartelt  
(Les éditions Atelier in8, août 2010)

Il y a, dans les livres, nombreux, de Franz Bartelt, ce mélange d'absurde et de grotesque, de noirceur et d'humour, servi par une écriture au cordeau – et c'est sur ce registre-là que joue *Parures*, avec le privilège d'ouvrir la collection Polaroid, que dirige Marc Villard aux Éditions Atelier in8, et l'ambition de publier des textes courts. Le nœud de ce récit ? La frénésie de l'achat compulsif, mais chez les pauvres, les extrêmes pauvres, une mère qui affuble le jeune narrateur d'habits extravagants, entendez une tenue de golf, ou de yachtman, quand dans le même temps les ordures tombent des fenêtres, pour le plaisir de voir le sac poubelle exploser au sol – on trouve dans ce conte les accents d'Ettore Scola, cette ligne de fracture qui rend légère la gravité grande.

Le garçon, devenu adolescent, dit sa souffrance de la folie maternelle car la violence à l'école s'exerce toujours envers ce qui est différent, et quoi de plus dérangeant que de se parer des atours de la richesse, alors que l'électricité est coupée, et depuis belle lurette. L'obsession de la propreté et de la netteté prend ici des couleurs exotiques, c'est entrer en résistance, et on comprendra mieux l'infini respect que le fils a pour sa mère. Bien sûr les corps constitués, l'instituteur Bialine, seul personnage nommé, qui le déteste et le met à l'écart, mais aussi les services de la mairie, et l'assistante sociale, tous s'insurgent contre cette gabegie – ça ne serait rien, sauf que cette entorse au code non-écrit, qui veut que le désir de paraître soit réservé aux riches, aura comme conséquence l'arrêt des subsides municipaux versés en argent, et donc transformables à l'envi en vêtements de luxe, au profit de plus tristes bons alimentaires. Péché donc de transgression, car si les pauvres ne ressemblent plus à des pauvres, c'est à désespérer de tout. Désir d'aider ? Voire ! Bartelt avait déjà esquissé le sujet dans *La Belle maison* parue au Dilettante en 2008.

Récit terrible, et touchant, de l'intimité entre une mère tendre, folle et autoritaire, et celui qu'elle livre sans état d'âme au regard des autres, telle une marionnette, ou un acteur de théâtre, mais pour le rendre à ses yeux plus beau, et jouir de quatre jours trimestriels à courir les magasins. Provocateur récit, à rebours d'une littérature où abondent d'ordinaire ces histoires, où celui qui est chichement vêtu subit le féroce regard des nantis. Dans son *Petit Éloge de la vie de tous les jours*, Franz Bartelt écrit que « pour ne pas être agressés, ils (les riches) s'habillent en pauvres ». *Parures*, au contraire, ce n'est pas Charbovari chez les bourgeois, c'est le beau Brummel en HLM, on y gagne en intensité.

Son plaisir d'acheter réduit à rien, la mère vaincue sombre dans l'enfance après plus de dix ans d'un combat de survie, et ce huis clos dérangeant qui confine à la folie s'achèvera dans la tendresse du fils qui prend la relève d'un rituel, pour habiller à son tour sa mère, basculant dans un enfermement obsessionnel proche de l'embaumement – et plein d'amour.